

An aerial photograph of a vast desert landscape, likely the Sahara. A large sand dune dominates the scene, with numerous parallel tire tracks etched into its surface, curving from the top left towards the bottom right. A small figure of a person stands on the crest of the dune, casting a long shadow. The sky is a clear, bright orange-yellow, suggesting a sunset or sunrise. The overall color palette is warm, with various shades of orange, brown, and yellow.

Nicolas
Dubouloz

2049

Le chemin
Le plus
sûr

Nicolas Dubouloz

2049,
le chemin le plus sûr

© Nicolas Dubouloz, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8653-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma puce, à Sam, à Agla.

1

Ce matin-là, comme ils en avaient pris l'habitude, Tom et Ruth étaient assis dans leur salon et savouraient leur « thé ». Il s'agissait en fait d'une simple infusion préparée avec les quelques herbes que les deux sexagénaires parvenaient encore à trouver dans les jardins environnants, mais la dénommer ainsi les rapprochait un peu de leur vie passée en Angleterre. Cela venait adoucir le triste contraste entre le paysage austère et aride qui s'offrait à leurs yeux à travers la vitre et le jardin généreux qui entourait à l'époque leur confortable cottage.

Derrière eux, assise à la table du salon, Constance, une jeune fille d'une quinzaine d'année, aux longs cheveux bruns, terminait son exercice de grammaire. Elle était venue prendre son cours d'anglais hebdomadaire. Pour Stéphanie, sa mère, il était essentiel que Constance bénéficie de la meilleure éducation possible, bien qu'il ne lui ait jamais été possible d'aller à l'école. Elle assurait elle-même les cours de français, d'histoire et de géographie. Pour les mathématiques, la physique, la chimie et la biologie, elle pouvait compter sur Axel, l'ancien instituteur du village. Tom et Ruth appréciaient les moments passés avec Constance, qui était non seulement très travailleuse, mais aussi vive et pleine de sensibilité.

« C'est bon, j'ai fini ! », s'écria joyeusement la jeune fille, dans un grand sourire qui venait encore souligner ses fossettes.

Tom se retourna et se dirigea vers elle. Sans qu'il puisse en préciser la raison, quelque chose dans ses mots, dans son timbre de voix, venait de lui rappeler Lisa, leur fille unique, partie pour les Etats-Unis, dans le Colorado, pour suivre des études d'économie à l'université de Denver. Elle y avait rencontré son futur mari et s'y était définitivement installée. Ils n'avaient pas eu de nouvelles d'elle depuis des années, et ne l'avaient pas vue depuis encore plus longtemps. Il prit la copie de Constance et commença à la parcourir distraitement. Au bout de quelques lignes il s'interrompit, perdu dans ses pensées.

« Ça ne va pas ? », demanda Constance, étonnée.

Tom tressaillit, émergeant avec peine de sa rêverie.

« Hein ?... Euh, oui, oui... enfin, pas vraiment, je pensais à l'Angleterre, à notre famille... »

Constance savait peu de choses de la vie de Tom et Ruth. Sa mère lui avait seulement dit qu'ils avaient vécu auparavant en Angleterre, qu'ils avaient connu

le village pendant des vacances il y a très longtemps, et que peu de temps après sa naissance ils étaient venus s'y réfugier pour échapper aux violences. Elle lui avait recommandé de ne pas leur poser de questions pour ne pas remuer ce triste passé. Mais l'envie de Constance d'en savoir plus était encore aiguisée par l'apprentissage de l'anglais. Elle décida de se saisir des propos de Tom pour l'interroger : elle pourrait dire à sa mère que c'était Tom qui avait abordé le sujet.

« Je n'ai jamais osé vous demander, à toi et Ruth... vous pourriez me parler de l'Angleterre ? »

Tom hésita, car il ne savait pas trop par où commencer. Les souvenirs de leur vie passée étaient douloureux à évoquer, pour lui comme pour Ruth. Il regarda d'un air interrogateur sa femme, qui s'était retournée dans leur direction, debout devant la vitre. Celle-ci acquiesça de la tête. Tom sourit à Constance.

« Avec Ruth, nous habitions à la campagne, près de Londres, commença-t-il. Nous avions une grande maison, et un jardin rempli d'arbres, avec une pelouse toute verte.

— Ça devait être très beau !

— Oui, je me souviens, je devais tondre la pelouse presque toutes les semaines tellement l'herbe poussait vite ! », plaisanta Tom.

Constance trouvait incroyable qu'il puisse être nécessaire d'empêcher la végétation de pousser, mais elle garda sa réflexion pour elle car elle souhaitait avant tout que Tom poursuive.

« En fait, nous n'étions pas très souvent dans notre maison, reprit celui-ci. La semaine nous partions travailler tôt le matin, et nous rentrions tard le soir.

— Et c'était quoi votre travail ? demanda Constance, qui n'arrivait pas à se représenter une activité qui justifierait de s'éloigner si longuement de chez soi.

— Ruth travaillait à l'hôpital, aux services des ressources humaines. »

Cette fois-ci, Constance ne put masquer sa perplexité. Tom réalisa qu'il devait tenir compte du fait que la jeune fille n'avait pour ainsi dire aucun repère en matière de vie professionnelle.

« Plus précisément, elle dirigeait le service qui s'occupait de payer les salaires, de recruter les nouveaux employés, reprit-il. Quant à moi, j'étais le propriétaire et le patron d'une entreprise de transports routiers. Mes camions allaient dans tout le Royaume-Uni et dans toute l'Europe pour transporter toutes sortes de marchandises. En fait, nous avions beaucoup de chance. Nous avions des emplois intéressants et bien payés. Nous sortions très souvent avec nos amis le soir, et surtout le week-end, pour aller au restaurant, au cinéma, au théâtre ou à

d'autres spectacles. Le samedi, c'est souvent pour aller à Londres que nous nous retrouvons. »

Constance ne se représentait qu'imparfaitement la riche vie sociale qui lui était ainsi décrite, tant elle était éloignée de ce qu'elle avait vécu depuis son enfance. Mais un mot précis avait capté son attention.

« Et Londres ? C'était comment ? demanda-t-elle.

— Très grand, avec beaucoup, beaucoup de monde. Le soir, il y avait des bouchons partout...

— Des bouchons ? l'interrompit Constance.

— Je veux dire qu'il y avait tellement de voitures que parfois toutes les rues étaient bloquées. Il y avait tellement de choses passionnantes à faire : visiter les musées, se promener dans les parcs, faire du shopping dans les magasins... il y avait aussi des restaurants de toutes les cuisines du monde ! »

Tom se dirigea vers un petit bureau placé dans un angle de la pièce. Il ouvrit un des tiroirs et en sortit un prospectus qu'il tendit à Constance. Sur la couverture était écrit « London Box Office ».

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Constance.

— La liste des spectacles qui se jouaient à Londres la semaine où nous nous sommes rencontrés, Ruth et moi. Nous l'avons gardée comme souvenir. Nous étions allés voir une comédie musicale avec des amis communs. »

Constance tourna les pages, où de multiples encarts vantaient les mérites de concerts, d'expositions, de films, de pièces de théâtre... Il y avait aussi des publicités pour des restaurants dont les noms seuls évoquaient un véritable tour du monde. Stéphanie avait fait de son mieux pour lui transmettre ce qu'avait été la vie autrefois, mais elle-même n'avait pas connu de très grande ville. Le récit de la vie dans une capitale était donc nouveau et très déroutant pour Constance.

« Je n'arrive pas à croire que tout cela ait pu avoir lieu la même semaine ! » s'écria-t-elle.

Elle se tut un instant, songeuse, puis reprit.

« J'aurais bien aimé voir cela ! Tous ces gens, toutes ces belles choses, cette ville si riche où tout semblait si bien organisé... pourquoi chacun n'a pas tout simplement continué à faire comme avant ? »

Tom réfléchit un moment. Stéphanie avait assurément déjà tenté d'expliquer à Constance les raisons de l'effondrement, mais en cherchant à la préserver. Le fait que Constance l'interroge ainsi suggérait qu'elle avait assez mûri pour en savoir plus. Il jugea qu'il pouvait poursuivre sans trahir la confiance que Stéphanie leur signifiait en leur confiant une partie de l'éducation de sa fille.

« C'est vrai, les grandes villes comme Londres étaient vraiment des endroits extraordinaires. Il fallait le travail d'un nombre incroyable de personnes pour que tout trouve sa place, et que chacun puisse se loger, se nourrir, s'habiller, se déplacer, travailler, se distraire. Mais c'étaient aussi des organisations très fragiles, qui dépendaient du travail de personnes à l'autre bout du pays et même à l'autre bout de la Terre. Quand les ressources naturelles ont vraiment commencé à manquer, quand le climat s'est vraiment dérégulé, il y a eu de plus en plus d'endroits où les gens n'ont plus pu travailler normalement. Dans les grandes villes, beaucoup de gens ont manqué de nourriture, de médicaments. Seuls les plus riches pouvaient se permettre de payer très cher le peu qui restait. Alors les gens se sont révoltés et ont achevé de bloquer l'économie... et le château de cartes s'est effondré. Et ça a été pire dans les grandes villes.

— C'est pour cela que vous êtes partis d'Angleterre ? demanda Constance d'une voix hésitante.

— Non, répondit Tom. Avec Ruth, nous faisions comme tout le monde, nous essayions de continuer à faire notre travail de notre mieux, parce que beaucoup de gens avaient besoin de nous. Même si cela devenait... impossible. »

Il y avait tant de non-dit dans sa dernière phrase qu'il dut marquer une pause. Ruth vint à son secours.

« Un soir, nous avons reçu un appel téléphonique du sud-ouest de la France, raconta-t-elle. C'était là que les parents de Tom habitaient depuis qu'ils avaient pris leur retraite, dans une maison près de Gaillac. Le papa de Tom avait eu un accident cardiaque, et sa maman était complètement paniquée. Tom a décidé d'aller les rejoindre, et bien sûr je l'ai accompagné. Les avions ne fonctionnaient plus normalement, alors nous avons fait le voyage en voiture, ça a été une drôle d'aventure ! »

Elle marqua une pause, comme pour mieux choisir les mots des phrases qui suivraient.

« Le papa de Tom devait être opéré, mais il fallait attendre qu'il ait repris un peu de forces. Cela a duré plusieurs semaines, et c'est à ce moment-là que l'Angleterre s'est définitivement effondrée... presque d'un seul coup.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Constance.

— D'une certaine façon, c'est très simple, répondit Ruth. Tout le monde a fait comme nous. C'est le moment où chacun est arrivé à la conclusion que son premier devoir était de rester au sein de sa famille pour la nourrir et pour la protéger de la violence. Et pas de s'en éloigner pour faire un travail devenu absurde, pour d'autres gens qui eux aussi s'occupent avant tout d'eux-mêmes... »

Tout cela restait abstrait et plutôt difficile à comprendre pour Constance. Elle était surtout troublée de toucher du doigt à quel point Tom et Ruth avaient pu souffrir pendant cette période.

« Et vous n'êtes jamais rentrés chez vous ? », demanda-t-elle d'une voix triste.

Cette fois, ce fut Tom qui parla à nouveau. Raconter en détail les événements dont ils avaient ensuite été les témoins aurait été d'une violence insupportable pour la jeune fille. Il s'efforça de ne pas la heurter davantage.

« Non, ça n'était plus possible, il n'y avait plus de transports fiables. Nous nous sommes installés dans la maison de mes parents. Mon père est mort quelques semaines plus tard. Après, il y a eu la guerre, l'arrivée des soldats russes, je sais que ta maman t'en a parlé. Il n'y a pas vraiment eu de guerre, d'ailleurs. L'armée russe était la dernière en Europe à être encore organisée. Au début, elle a même apporté un peu de stabilité. Mais en Russie aussi les choses ont dû se gâter et les soldats se sont retrouvés livrés à eux-mêmes. Quelques années après, la plupart d'entre eux sont repartis. Ici, tout le monde est devenu fou, il n'y avait presque plus rien à manger et... »

Il s'arrêta quelques instants. Il ne pouvait pas en dire plus sans risquer de traumatiser la jeune fille, et aussi de s'effondrer devant elle. Il prit le parti d'éluder cette partie de son récit et de répondre à la question explicite de Constance, qui s'intéressait avant tout à leur histoire à eux.

« ... et Ruth et moi ne pouvions plus supporter de voir cela. Ma mère est morte à ce moment-là et il devenait à nouveau possible de nous déplacer. Nous étions déjà venus ici plusieurs fois avec mes parents, comme touristes. Nous adorions faire des ballades dans cette partie du Massif Central et nous avons trouvé le village vraiment magnifique, et si paisible. Nous y avons fait la connaissance d'Antoine et Manon, qui vendaient les produits de leur ferme. Nous avons pensé que cela pourrait être un bon endroit pour se protéger, loin des villes.

— Et vous êtes venus ici comment ? En voiture ? s'enquit Constance.

— Non, à pied, en voyageant de nuit par les sentiers de randonnée. Sinon, nous ne serions jamais arrivés ici. »

2

Comme chaque matin, au réveil, les mêmes sensations et les mêmes sentiments s'imposèrent à Arthur. Un temps pour réaliser pleinement là où il se trouvait, dans sa chambre d'adolescent, dans la maison familiale, dans ce village qu'il avait toujours connu. Et surtout pour se représenter, avant même d'ouvrir les yeux, l'état de cette chambre, l'état de cette maison, l'état de ce village. Un temps pour se remémorer sa situation, et en un éclair être envahi par les émotions qui faisaient son quotidien depuis si longtemps : la solitude, le désœuvrement, l'absence d'espoir... puis s'autoriser à ouvrir les yeux, désormais pleinement éveillé et sans aucune illusion sur la journée à venir.

Il faisait déjà jour, et la lumière commençait à pénétrer dans la pièce. Il ne fermait pas les volets : à quoi bon, quoi qu'il en soit le temps s'étirerait sans obligation ni contrainte horaire pendant toute cette journée. En sortant de son sac de couchage, il sentit le froid qui avait envahi les lieux pendant la nuit et il se dit que, tout de même, il allait fermer les volets la nuit suivante pour préserver un peu de la chaleur qui s'accumulerait pendant la journée : le ciel semblait complètement dégagé et les rayons du soleil allaient enfin chauffer un peu la pièce. Cette pensée lui donna finalement plus de courage que les matins précédents, qu'il avait passés dans un état de léthargie sans même sortir de son sac de couchage : il avait fallu que Paul et Emma viennent frapper au carreau pour qu'il se décide à bouger.

Il récupéra les vêtements qu'il avait posés le soir au pied de son lit, les mêmes qu'il portait depuis le début de l'hiver. Cela avait été une bénédiction de récupérer ces sous-vêtements et ce treillis militaire. Avec le vieux manteau de son père, il serait équipé pour sortir de la maison.

Il sortit de sa chambre, suivit le couloir, et descendit l'escalier. Une fois en bas, il tourna vers la cuisine. Le désordre régnait dans la pièce : cela faisait longtemps qu'il n'avait pas rangé et encore moins lavé la vaisselle. Il avait pris l'habitude de laisser quelques assiettes, des couverts et un verre sur la table. Il y laissait aussi ses maigres provisions : des pommes, quelques pommes de terre et navets, des noix et des paquets de pâtes et de riz qu'il avait récupérés dans des maisons alentour. Par habitude, il rangeait les denrées périssables dans le réfrigérateur, même si celui-ci, faute d'électricité, ne fonctionnait plus depuis longtemps déjà. Il n'y restait plus que des œufs de ses poules, malheureusement de moins en moins productives. Il en saisit deux qu'il goba avec appétit. Il